

compagnie de nuit comme de jour

LE THÉÂTRE SAUVAGE

mise en scène Guillaume Béguin

création Janvier 2015

au Théâtre Vidy-Lausanne

tournée Février – décembre 2015

au Théâtre Populaire Romand *La Chaux-de-Fonds*

au Théâtre du Grütli *Genève*

www.denuitcommejour.ch

REVUE DE PRESSE

Le Temps Sortir	décembre 2014
24 Heures	9 janvier 2015
L'Atelier critique	11 janvier 2015
RTS Espace 2 Les matinales	12 janvier 2015
24 Heures	13 janvier 2015
Le Courrier	15 janvier 2015
L'Hebdo	15 janvier 2015
La Télé Actu	19 janvier 2015
La Liberté	22 janvier 2015
Le Temps	27 janvier 2015
La Télé S'il nous plaît	27 janvier 2015
L'Express/L'Impartial	3 février 2015
RTN Le journal/La matinale	4/5 février 2015
MaxinArt maxinart.wordpress.com	21 mars 2015
RTS La Première Vertigo	11 décembre 2015
Leprogramme.ch	décembre 2015
Tribune de Genève	15 décembre 2015

Le Théâtre sauvage

Théâtre de Vidy,

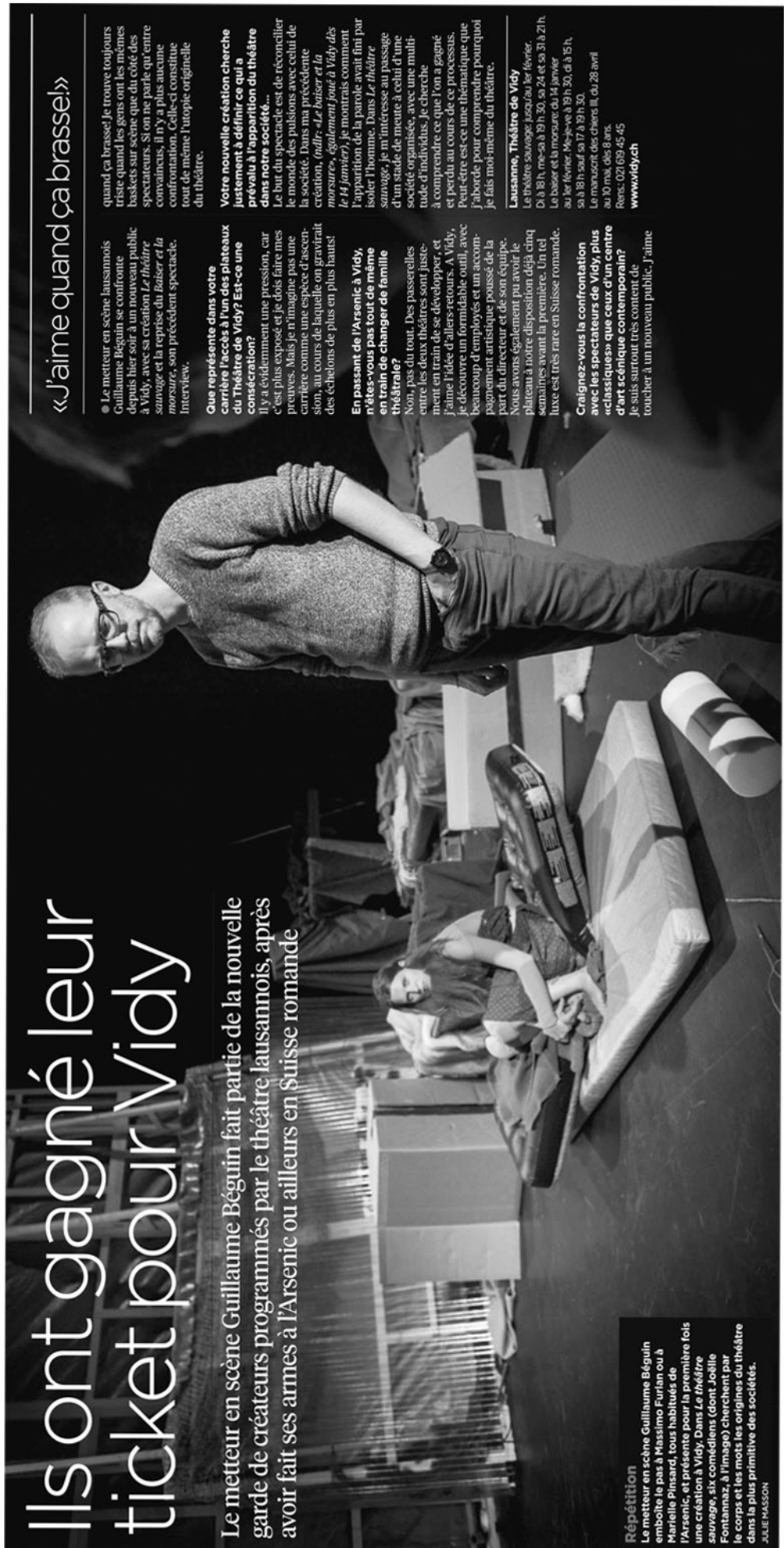
av. E.-Jaques-Dalcroze 5. Di à 18h,
me-sa à 19h30 du 8 janvier
au 1er février et sa 24, sa 31 janvier
à 21h. (Loc. 021 619 45 45,
www.vidy.ch).

**La parole qui divise, la parole
qui grandit**

Le Théâtre sauvage est, dit Guillaume Béguin, le miroir inversé de son précédent spectacle *Le Baiser et la Morsure*, qui avait séduit public et critique lors de sa création à l'Arsenic, à Lausanne, en 2013. Le metteur en scène vaudois y montrait comment, dès qu'ils développaient le langage, les hommes s'isolaient. Comment l'apparition de la parole divisait la première humanité. Ce spectacle qui débutait sur la vie en société des grands singes relatée avec beaucoup de délicatesse est repris au Théâtre Vidy-Lausanne en janvier prochain. Il dialoguera avec la nouvelle création, *Le Théâtre sauvage*, qui défend la position inverse, explique Guillaume Béguin: «Là, au contraire, il s'agit de montrer comment la parole a été un agent de civilisation. Comment les hommes sont sortis de la bestialité avec l'élaboration du langage.» Pierre Maillet, Matteo Zimmermann et Joël Maillard figurent au générique de ces deux pièces en contrepoint, sur fond de sauvagerie et de domesticité. **MPG**

Ils ont gagné leur ticket pour Vidy

Le metteur en scène Guillaume Béguin fait partie de la nouvelle garde de créateurs programmés par le théâtre lausannois, après avoir fait ses armes à l'Arsecnic ou ailleurs en Suisse romande



Répétition
Le metteur en scène Guillaume Béguin embolte le pas à Massimo Furlan ou à Marielle Pinsard, tous habitués de l'Arsecnic, et présente pour la première fois une création à Vidy. Dans *Le théâtre sauvage*, six comédiens (dont Josée Fontannaz, à l'image) cherchent par le corps et les mots les origines du théâtre dans la plus primitive des sociétés.

JULIE MASSON

Gérald Cordonier

Guillaume Béguin est un habitué de l'Arsecnic ou d'autres plateaux (souvent confondus) dédiés à l'authenticité contemporaine. Depuis hier soir, le metteur en scène fait, à trente-neuf ans, le grand saut du côté de Vidy. Avec sa nouvelle création, *Le théâtre sauvage*, et la reprise de deux spectacles dont *Le baiser et la morsure* - une fascinante performance scénique créée en 2013 avec quatre comédiens dans la peau de grands singes primitifs -, le Lausannois se con-

fronte jusqu'au 1er février à un nouveau public. Plus «classique», plus institutionnel, plus âgé aussi. A l'instar des Vaudois Massimo Furlan et Marielle Pinsard l'automne passé, du Valaisan Mathieu Bertholet en mai prochain, des Genevoisis Fofiva d'Inchick dans deux semaines ou du trio Schick/Grenaud/Pavillon en mars, cet ancien comédien fait partie des «régionaux» de l'équipe programmés par le directeur Vincent Baudriller. Une «jeune» garde inter-

«Je ne suis pas étonné de voir ces artistes, qui sont parmi les meilleurs de leur génération, entrer dans le viseur de Vincent Baudriller»
Sandrine Kuster Directrice de l'Arsecnic

dans les habitudes du vénérable théâtre installé au bord du lac. Dans sa première saison, rares sont les artistes (jeunes ou confirmés) à avoir déjà connu les plan-

ches de Vidy du temps de l'ancienne direction.

«J'avais déjà programmé Massimo Furlan à Avignon. J'ai, par contre, découvert le travail de Guillaume Béguin en mai dernier, observe Vincent Baudriller. Il fait partie de ces artistes dont le langage, les recherches et les exigences artistiques me semblent intéressants. J'ai envie de programmer, avec eux, sur leurs nouvelles créations, mais aussi d'encourager le public à découvrir leur travail. Car si l'art théâtral s'inscrit dans le présent, son lien avec le territoire est tout aussi important: soutenir la scène locale fait partie de la mission de Vidy. Cela permet également à ces

artistes de se confronter à la scène nationale.» Outre le coup de projecteur certain et les moyens financiers conséquents de l'institution, cette collaboration leur permet de profiter des avantages d'une grande maison, de ses infrastructures ou de ses contacts. Marielle Pinsard a pu remonter sous le chapiteau l'un de ses anciens spectacles et le rôder avant qu'il ne monte à Paris. Massimo Furlan a pu, quant à lui, accéder à la salle Charles Apolléoz et ses 400 spectateurs, contre les 150 de l'Arsecnic. Quand l'argent est venu à manquer pour boucler le budget des représentations de sa dernière per-

«J'aime quand ça brasse!»

Le metteur en scène lausannois Guillaume Béguin se confronte depuis hier soir à un nouveau public à Vidy, avec sa création *Le théâtre sauvage* et la reprise de *Le baiser et la morsure*, son précédent spectacle. Interview.

Que représente dans votre carrière l'accès à l'un des plateaux du théâtre de Vidy? Est-ce une consécration?
Il y a évidemment une pression, car c'est plus exposé et je dois faire mes preuves. Mais je m'imaginais pas une carrière comme une espèce d'ascension, au cours de laquelle on gravirait des échelons de plus en plus hauts!

En passant de l'Arsecnic à Vidy, n'êtes-vous pas tout de même en train de changer de famille théâtrale?

Non, pas du tout. Des passerelles entre les deux théâtres sont justement en train de se développer, et j'aime l'idée d'allers-retours. A Vidy, je découvre un formidable outil, avec beaucoup d'employés et un accompagnement artistique poussé de la part du directeur et de son équipe. Nous avons également pu avoir le plateau à notre disposition déjà cinq semaines avant la première. Un tel luxe est très rare en Suisse romande.

Craignez-vous la confrontation avec les spectateurs de Vidy, plus «classiques» que ceux d'un centre d'art technique contemporain?

Je suis sûr tout très content de toucher à un nouveau public. J'aime

quand ça brasse! Je trouve toujours triste quand les gens ont les mêmes baskets sur scène que du côté des spectateurs. Si on ne parle qu'entre convaincus, il n'y a plus aucune confrontation. Celle-ci constitue tout de même l'utopie originelle du théâtre.

Votre nouvelle création cherche justement à définir ce qui a prévalu à l'apparition du théâtre dans notre société...

Le but du spectacle est de réconcilier le monde des pulsions avec celui de la société. Dans ma précédente création, *André - Le baiser et la morsure*, également joué à Vidy dès le 14 janvier, je montrais comment l'apparition de la parole avait fini par isoler l'homme. Dans *Le théâtre sauvage*, je m'intéresse au passage d'un stade de meurtre à celui d'une société organisée, avec une multitude d'individus. Je cherche à comprendre ce que l'on a gagné et perdu au cours de ce processus. Peut-être est-ce une thématique que j'aborde pour comprendre pourquoi je fais moi-même du théâtre.

Lausanne, Théâtre de Vidy
Le théâtre sauvage jusqu'au 1er février. De 18 h, me-sa à 19 h 30, sa 24 et sa 31 à 21 h. Le baiser et la morsure du 14 janvier au 1er février. Me-je-ve à 19 h 30, di à 15 h, sa à 18 h sauf sa 17 à 19 h 30.
Le manuscrit des chemins III, du 28 avril au 30 mai, des 8 ans.
Rens: 021 692 45 45
www.vidy.ch

rounement arrive au bon moment dans la carrière et l'évolution de ces artistes que nous accompagnons depuis longtemps. Ils sont aujourd'hui parmi les meilleurs de leur génération en Suisse romande, et je ne suis pas étonnée de les voir entrer dans le viseur de Vincent Baudriller. Avant son arrivée, un tel relais n'existait pas à Lausanne. Aujourd'hui, les passerelles entre les deux théâtres sont multiples et vont se renforcer. Du 18 au 29 mars, entre autres, ils vont proposer la première édition de Programme commun, douze jours de spectacles en tout n'en venant pas à son confrère de puiser dans son savoir: «Ce changement d'en-

L'Atelier critique

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Sauvagerie et conscience de soi : une violente confrontation

Par Noémie Desarzens

Le Théâtre sauvage / conception et mise en scène Guillaume Béguin / du 8 janvier au 1er février 2015 / Théâtre de Vidy / plus d'infos / en tournée jusqu'au 7 février 2015



Meurtres. Cris. Pleurs. Rires. Douleurs. Cannibalisme. Il faut s'accrocher pour réussir à supporter la violence de la nouvelle création de Guillaume Béguin Le Théâtre sauvage. L'expérience ne laisse néanmoins pas indifférent.

Après *Le Baiser et la morsure*, créé l'an dernier à l'Arsenic et repris dans les prochains jours à Vidy, *Le Théâtre sauvage* montre que c'est à travers la maîtrise de nos pulsions meurtrières que l'on passe de la nature à la culture. Le pouvoir symbolique du théâtre – de la représentation – tient à ses potentialités canalisatrices de la violence. Durant la seconde moitié du spectacle, une femme est battue à mort, avant

d'être érigée en statue : la violence ne semble maîtrisée qu'à ce moment-là.

« L'homme est mal construit ». C'est sur ces quelques mots énoncés par une voix grinçante que la pénombre se fait dans la salle. On aperçoit un enchevêtrement de tissus et de corps à travers des pivots en bois, comme de longs joncs, séparant très nettement le public de la scène. Très vite, les corps commencent à se mouvoir, à s'imbriquer. Une impulsion sexuelle s'empare des personnages. Après le désir charnel, la pulsion meurtrière : un homme est étranglé à mort par l'un de ses compagnons tandis que les quatre autres restent sans réaction. Ils le mangeront ensuite, selon un rituel cannibale cyclique dans la pièce.

Les réalisations de Guillaume Béguin, metteur en scène et comédien originaire de la Chaux-de-Fonds, fondateur de la Compagnie *De nuit comme de jour*, revendiquent toutes un intérêt à démontrer « l'incapacité des êtres à se définir, à se trouver par le langage ». Ses recherches les plus récentes tentent de remonter à une origine – l'origine de l'homme, de la culture et de la société. *Le Théâtre sauvage* ne repose plus sur la parole, mais sur une écriture de plateau. Ce sont les mouvements des comédiens qui deviennent un langage que le spectateur doit déchiffrer.

Le Baiser et la morsure, premier tableau du même diptyque, voulait révéler la construction de l'individu jusqu'à son acquisition d'un langage. *Le Théâtre sauvage* poursuit cette évolution en montrant et questionnant le « pourquoi » de l'apparition du théâtre. Diverses étapes vers la découverte du pouvoir de la représentation sont franchies durant le spectacle. Chacune est signalée par une mélodie baroque qui semble clore les chapitres. Ces interruptions musicales sont à chaque fois bienvenues, allégeant l'atmosphère étouffante qui émane de la violence des interactions entre les personnages, et marquant la séparation entre la nature et la culture.

Les personnages ne parlent peut-être qu'une vingtaine de minutes au total. Les comédiens, on l'a dit, guident la compréhension de la pièce à travers leurs mouvements, leurs bruits et leurs interactions. Malgré la potentielle difficulté pour le spectateur à s'immerger dans un tel spectacle, cette confrontation forcée à notre violence pousse au questionnement. Et surtout, les émotions qui se dégagent de la performance des acteurs ne peuvent laisser indifférent. Que ce soit sous le coup de la frustration, de la colère, ou tout simplement d'un état de choc, on ressort interloqué de ce spectacle. *Le Théâtre sauvage* interpelle en nous confrontant à notre part animale, sauvage, inhérente à toute société.

Cette incompréhension face à la nature violente de l'être humain ne peut pas être plus actuelle.

Tweeter 0 g+1 0 Partager 0

Les matinales d'Espace 2

Florence Grivel, Jonas Pool, Francesco Biamonte et Daniel Rausis
du lundi au samedi de 7h00 à 9h00

Janvier 2015

Lu	Ma	Me	Je	Ve	Sa	Di
29	30	31	1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	1
2	3	4	5	6	7	8

Lundi 12 Janvier 2015

 **ECOUTER**

Tweeter 0 g+1 0 Partager 24

Le théâtre sauvage



Une scène de la pièce "Le théâtre sauvage". [vidy.ch]


romand à La Chaux-de-Fonds.

Au temps des Grecs a été inventé le théâtre avec une scène, des comédiens et des spectateurs. Et avant, il y avait quoi? Le metteur en scène Guillaume Beguin imagine un théâtre du temps de la barbarie et de la préhistoire et s'interroge sur la notion de sauvagerie.



Après la guerre du feu, voici celle du jeu. Détonnant, beau et troublant pour notre chroniqueur Thierry Sartoretti. Un spectacle à voir au Théâtre de Vidy à Lausanne jusqu'au 1er février 2015, puis du 4 au 7 février au Théâtre populaire

 **ECOUTER**

 télécharger

 ajouter à mes playlists

Sur le même sujet

-  "Le théâtre sauvage" - Théâtre de Vidy
-  "Le théâtre sauvage" - Théâtre populaire romand

Un troublant et sauvage exercice régressif vers les origines du théâtre

Scène

Après les grands singes, Guillaume Béguin met en scène des êtres primitifs. Critique

Guillaume Béguin poursuit avec *Le théâtre sauvage* sa quête anthropologique initiée avec *Le baiser* et *La morsure*. Après avoir, dans le premier opus, démonté notre relation au langage et les conséquences de l'apparition de la parole dans notre société, le metteur en scène lausannois cherche à autopsier l'évolution qui a conduit l'homme vers la représentation et le théâtre. Bien avant que celui-ci n'apparaisse chez les Grecs, au VIIe siècle avant

lité pour se constituer en individu susceptible d'interagir au sein d'une communauté? L'a-t-il vraiment fait, d'ailleurs?

La Cie de Nuit comme de jour emmenée par Guillaume Béguin ne répond jamais clairement aux interrogations qui ont guidé l'écriture (collective) du spectacle exigeant joué jusqu'au 1er février à la salle René Gonzalez à Vidy. Son travail se situe clairement du côté du théâtre de l'expérience qui laisse au spectateur la liberté (le devoir?) de construire le sens, au risque calculé de perdre une partie du public en cours de route.

Durant un peu plus d'une heure trente, on suit l'évolution de six énergumènes, plus développés

mais plus sauvages aussi que les grands singes du précédent opus. Par tâtonnement (et avec de timides incursions derrière le quadrème mur qui sépare la scène des spectateurs), ces êtres archaïques vont, dans la première partie, «réinventer» les conditions nécessaires à l'apparition du théâtre dans notre société: la conscience de soi et celle de l'existence de l'autre, la maîtrise des pulsions mais aussi la capacité à manier un outil, le désir d'expression, etc. Autant d'étapes toujours vécues dans la violence, le cannibalisme, les orgies, jusqu'à un sacrifice fondateur qui permettra de passer des cérémonies de mise à mort ritualisée à la mise en scène de celle-ci. Voici le propos de la

deuxième partie, dans laquelle le spectacle de sorcières brûlées vives aboutit à la faculté de (se) représenter les passions humaines. La misis est née. Dès lors, les relations entre les individus se tissent. La fête rejoint enfin le corps, montrent des ombres projetées. Le quatrième mur peut tomber. Rupture. Sur scène, un couple de spectateurs comme sans concession ce qui vient de se jouer. Dans la dernière partie, on découvre l'homme moderne. En culottes courtes, il paraît encore incapable de réellement se définir, encombré de ses instincts primitifs (enregistrés sur des magnétophones).

Le baiser et la morsure (rejoué en parallèle à Vidy) impressionnait par

la performance scénique des comédiens et le miroir dérangeant tendu au spectateur. Avec ses personnages repulsifs, l'exercice régressif du *Théâtre sauvage* s'avère plus troublant. En s'attelant à définir l'essence complexe du théâtre comme celle de l'homme, Guillaume Béguin a un peu trop densifié son propos. Mais son talent de direction d'acteurs et sa rigueur artistique méritent à eux seuls le déplacement à Vidy. **Gérald Cordonnier**

Lausanne, Théâtre de Vidy

«Le théâtre sauvage» (création) et «Le baiser et la morsure» (reprise), jusqu'au 1er février.
Rens.: 021 619 45 45
www.vidy.ch



STEVE RÜNKER GOHEZ

Indéfinit, les personnages du «Théâtre sauvage» sont à la fois infantiles et primitifs.

J.-C. Quelles transformations successives ont-elles permis à un être humain de s'élever face à son groupe afin d'imiter et de représenter son monde? Comment s'est-il dépourvu des oripeaux de sa bestia-

Des barbares sur scène

VIDY-LAUSANNE • *Sans paroles mais tissé d'images fortes, «Le Théâtre sauvage» de Guillaume Béguin illustre à merveille la barbarie humaine.*

CÉCILE DALLA TORRE

Guillaume Béguin n'en est pas à sa première mise en scène. Outre nos contemporains Martin Crimp, Evguéni Grichkovets ou Edouard Levé, disparu en 2007, il affectionne les auteurs nordiques, comme le Norvégien Jon Fosse, auquel il revenait l'an dernier à l'Arsenic avec *Je suis le vent*. Dans cette quête existentielle de deux marins, Guillaume Béguin faisait parler les silences autant que les mots, pour nous porter vers un univers stratosphérique, où la poésie comblait les vides d'une mise en scène belle et dépouillée.

En 2012, c'est à l'effroyable récit du Suédois Magnus Dahlström – qui mit ensuite des années avant de pouvoir reprendre sa plume – auquel il s'attela. Sondant la violence de l'âme humaine, *L'Épreuve du feu* narrait l'inénarrable: le plaisir dans la cruauté de crimes du quotidien – infanticide, pyromanie, larcins – souvent banalisés par les médias. Par l'originalité du dispositif scénique, qui plaçait les comédiens comme au cœur d'une arène, le public les encerclait et les observait en voyeur, tout en étant plongé dans le regard du spectateur face à lui.

Théâtre dans le théâtre

Dans *Le Baiser et la morsure*, en 2013, Guillaume Béguin surprenait encore. Dans le sillage de l'anthropologie, ses comédiens se muèrent radieusement en primates (Piera Honegger, Joël Maillard, Pierre Maillot et Matteo Zimmermann). On observait leurs prouesses physiques, puis peu à peu verbales, dans des tirades inattendues qui prenaient corps dans un décor de grandes toiles peintes évoquant des forêts (la pièce est reprise en fin de semaine à Vidy dès ce dimanche).



«Le Théâtre sauvage», deuxième volet du diptyque entamé avec «Le Baiser et la morsure». STEEVE IUNCKER

Aujourd'hui, dans le deuxième volet de ce diptyque, que l'on pourra voir dans son intégralité à Vidy à certaines dates, le metteur en scène pousse encore plus loin les possibilités du théâtre, explorant ce que l'art dramatique, vieux de six siècles déjà, permet à l'humain de véhiculer. Son *Théâtre sauvage*, théâtre dans le théâtre, à l'affiche à Lausanne jusqu'au 1^{er} février avant La Chaux-de-Fonds, n'est autre que le miroir de notre barbarie.

La voix de fureur d'Antonin Artaud qui vocifère sur les ondes radio dans *Pour en finir avec le jugement de Dieu* esquisse d'emblée le «théâtre de la cruauté» de Guillaume Béguin. On y retrouve Joël Maillard, portant encore ses grandes oreilles de singe, Pierre Maillot, à l'uppercut violent, et Matteo Zimmermann, tous en jupes, parés de colliers. Aux côtés de la danseuse Tamara Bacci, Françoise Boillat et Joëlle Fontannaz incarnent les figures

féminines, toutes la barbe au menton, aussi animales et barbares que leurs congénères masculins.

Totem sanctifié

Derrière de grandes tiges de bois postées à l'avant-scène comme un rideau ou un infranchissable grillage, les comédiens s'égorgent, se mutilent, s'agglutinent dans une meute primaire entre des monceaux de couvertures. Même si l'on entend déjà poindre les doux violons d'un concerto de Bach, l'heure de la civilisation est loin d'avoir sonné. Tout comme dans *Le Baiser et la morsure*, ils grimpent ensuite sur des tables côté cour, copulent, ou s'ébrouent familièrement.

Puis lorsqu'on les croit franchir le seuil de l'humanité en faisant un pas de l'autre côté de ce rideau de tiges, danse, transe, cris, hurlements se font de plus en plus violents. Jusqu'à la flagellation poignante de Tamara Bacci, érigée en totem sanctifié, telle une Jeanne au Bûcher ou autre idole à laquelle le théâtre d'image de Guillaume Béguin imprime force et puissance rétinienne. On n'oubliera pas non plus la scène marquante de l'enfantelement, qui laisse vite entrevoir le sort funeste de créatures nées pour être décapitées. A la lumière des événements récents de l'actualité, *Le Théâtre sauvage* de la compagnie de nuit comme de jour résonne hélas avec encore plus d'acuité. |

Le Théâtre sauvage, jusqu'au 1^{er} février; les 18, 24, 25, 31 janvier et 1^{er} février, possibilité de voir le premier volet du diptyque, *Le Baiser et la morsure*, en première partie de soirée, Théâtre de Vidy-Lausanne, Salle René Gonzalez, rés: ☎ 021 619 45 45, www.vidy.ch
Puis du 4 au 7 février au TPR, La Chaux-de-Fonds, rés: ☎ 032 967 60 50, www.tpr.ch

La critique de Mireille Descombes



STEEVE JUNKER

«Le théâtre sauvage» de Guillaume Béguin.

BEL HOMMAGE AU THÉÂTRE DE GUILLAUME BÉGUIN À VIDY

Jeudi dernier, lors de la première du «Théâtre sauvage» de Guillaume Béguin, tout le monde avait en tête l'effroyable massacre du jour précédent à Paris. Comment, dans un tel contexte, donner à voir et à entendre une pièce qui parle de violence à l'état brut, de bestialité, de meurtre, de lynchage, de cannibalisme même? On craignait le pire. On s'est laissé convaincre, puis séduire par un très bon spectacle, porté avec une énergie folle et juste par des comédiens complices et soudés. A noter aussi la présence élégante et sobre du décor de Sylvie Kleiber: des espaces-grottes séparés du public par une forêt symbolique de planches qui s'enlèvent peu à peu quand les hommes prennent conscience d'eux-mêmes et de leur liberté.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit, chez le Chaud-Fonnier Guillaume Béguin. D'une quête inquiète et quasi obsessionnelle des origines, de ce qui fonde notre culture, nos échanges, bref, notre humanité. En 2013, dans *Le baiser et la morsure* – que l'on peut revoir en parallèle à Vidy –, il démontait notre relation au langage en mettant en scène une troupe de grands singes. Dans son nouveau spectacle, *Le théâtre sauvage* – élaboré comme le précédent avec les comédiens dans une écriture de plateau –, il se demande d'où nous est venu ce désir de nous représenter nous-mêmes. Une quête placée sous la protection de Jean-Sébastien Bach et d'Antonin Artaud qui nous engage à réapprendre «à danser à l'envers comme dans le délire des bals musettes».

Au départ, des grognements, des cris, un amalgame de corps qui copulent ou s'entredéchirent. Cela pourrait sembler grotesque, caricatural. Guillaume Béguin et ses comédiens n'oublient pas toutefois de nous rappeler qu'ils jouent. Ils vont ensuite – et c'est l'un des moments forts de la pièce – revisiter par le biais de l'humour et de l'autodérision ce primitivisme de pacotille. La barbarie désamorcée par l'art et le rire. Une conclusion qui fait diablement du bien. ■

Lausanne. Théâtre de Vidy. «Le théâtre sauvage» et «Le baiser et la morsure». Jusqu'au 1^{er} février. Possibilité de voir l'intégrale certains jours. Rencontre avec l'équipe artistique le 22 janvier à l'issue de la représentation.



«Faire d'un être humain un bouc émissaire soude, paradoxalement, une communauté»: Guillaume Béguin à propos de sa pièce «Le Théâtre sauvage». THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE

L'humanité face à sa bestialité

LAUSANNE • Après «*Le Baiser et la morsure*», voici «*Le Théâtre sauvage*». Le diptyque du metteur en scène vaudois Guillaume Béguin décortique nos instincts basiques.

GHANIA ADAMO

Les temps sont à la sauvagerie. Les tueries à Paris prouvent que la bestialité de l'être humain est endémique. Notre race est la seule espèce sur terre qui s'entre-tue. Il peut y avoir des rivalités entre clebs, par exemple. Mais a-t-on jamais vu un chien bouffer un autre chien? Au fil des siècles, des avancées ont été réalisées certes, mais on a envie de dire qu'elles sont seulement technologiques, scientifiques... Et pour le reste? Pour le reste, l'homme retrouve cycliquement son animalité. A peine a-t-il adouci ses mœurs, qu'il retombe dans la barbarie.

Chute, ascension, rechute... Ainsi marche l'humanité. Ainsi se profile la démarche de Guillaume Béguin qui présente ces jours, à Vidy-Lausanne, «*Le Théâtre sauvage*», deuxième partie d'un diptyque dont le premier volet «*Le Baiser et la morsure*», créé en 2013, est repris en alternance sur la même scène.

L'apprentissage de la vie

«*Le Théâtre sauvage*» a été pensé et conçu avant les récents événements qui changent forcément votre lecture d'un livre, d'un film, d'une pièce... La pièce de

Guillaume Béguin démarre dans la pénombre. Impossible de compter les comédiens dont les silhouettes forment une masse compacte, enroulée sur elle-même, telle une poignée de limaces prises dans un tapis d'herbes. Pour s'extirper de cette masse, les acteurs se bousculent; et quand la lumière se fait on distingue des êtres ébouriffés, velus, couverts de hardes, réagissant de manière primitive, comme cette femme qui baisse sa culotte et s'accroupit. Elle va faire pipi, alors qu'à ses côtés deux couples s'embrassent et s'étreignent sauvagement. Instincts basiques, qu'il faudra polir.

Les trois hommes et trois femmes sur le plateau feront l'apprentissage de la vie. D'un état primitif, ils passeront à un état civilisé. Mais entre-temps, il leur faudra éprouver la douleur d'un crime. Un premier est tenté au début du spectacle. On assiste alors à une scène d'étranglement. L'homme par terre suffoque, un autre lui arrache son cœur et le mange. Quand l'étranglé revient à lui (après tout on est au théâtre!), quelque chose s'est produit: cette petite communauté préhistorique, jusque-là muette, émet le premier cri, puis

le premier rire. Mais c'est au bout du deuxième crime, cette fois-ci accompli sur une femme, que cette masse humaine prend réellement conscience de son acte, puis se met à parler.

Le chemin de la culture

Guillaume Béguin avoue que l'idée de son diptyque lui est venue à la lecture des textes du philosophe et anthropologue français René Girard. Il confie: «Dans «*Le Baiser et la morsure*», je parle de la création de l'individu. Sur scène, on découvre quatre primates isolés les uns des autres. Ils ont un moment d'interaction, mais dès qu'ils accèdent à la parole, ils se retranchent dans leur «tour d'ivoire». En fait, le langage les coupe des autres. Dans «*Le Théâtre sauvage*», je montre en revanche la création du groupe que René Girard explique par le meurtre fondateur. Selon lui, faire d'un être humain un bouc émissaire soude, paradoxalement, une communauté. Le meurtre soulage. Sur le dos du bouc, se crée alors une société qui s'organise et essaie de construire du sens. Des enfants naissent, comme on peut le voir dans le deuxième volet du diptyque, une

vie collective se met en place et la solidarité suit.»

Un chemin mène de l'homme préhistorique à l'homme actuel, et ce chemin passe par la culture. «Elle empêche la destruction de l'espèce», précise Guillaume Béguin qui relooke, à la fin de son spectacle, ses comédiens hirsutes, leur donnant la silhouette bien propre de boy-scouts. Désormais évoluée, cette petite communauté a pris du recul par rapport à sa vie autrefois sauvageonne, maintenant enregistrée sur des magnétophones que les boy-scouts écoutent, avec une distance comique. Scène naïve. Et c'est le moins qu'on puisse dire quand on sait combien l'humanité peine à rire d'elle-même. |

> **Théâtre Vidy-Lausanne**, «*Le Théâtre sauvage*» et «*Le Baiser et la morsure*», en alternance jusqu'au 1^{er} février. Intégrales: 24, 25, 31 janvier et 1^{er} février. Puis du 4 au 7 février au Théâtre populaire romand, La Chaux-de-Fonds.

> **Du même metteur en scène**, également au Théâtre Vidy-Lausanne, «*Le Manuscrit des chiens II*», pièce de Jon Fosse, du 28 avril au 10 mai. Puis du 20 au 22 mars au Théâtre Am Stram Gram, Genève.

Critique: «Le Théâtre sauvage», Vidy-Lausanne, TPR

L'avènement du théâtre, rituel trop rodé

Après la naissance du langage, la naissance du théâtre. A travers ses deux dernières créations, Guillaume Béguin retourne aux sources de l'humanité, là où la frontière avec le monde animal est tout sauf clairement balisée. Dans *Le Baiser et la morsure*, créé à L'Arsenic en 2013, le metteur en scène romand montrait comment des grands singes accédaient à la parole, et comment cette parole les éloignait les uns des autres. La proposition fascinait (LT du 25.04.2013).

Ici, dans *Le Théâtre sauvage*, on suit, avec moins de passion, l'avènement du théâtre sur les cendres du sacrifice humain. Le spectacle se donne à Vidy-Lausanne, après avoir été répété en partie au Théâtre populaire romand, à La Chaux-de-Fonds, où il continuera sa route pour d'autres représentations.

Oui, c'est avec moins d'intérêt que l'on assiste à ce deuxième volet où les hommes, remplaçant le meurtre réel par le meurtre symbolique, installent les prémices de la représentation. Pourtant, on retrouve trois des quatre comédiens qui, dans *Le Baiser*,

s'épouillaient gaiement et craquaient des noix pour mieux les croquer. Matteo Zimmermann, Joël Maillard et Pierre Maillet excellaient dans l'expression d'un état animal marqué par l'étonnement, tandis que peu à peu s'imposait l'état humain marqué lui par l'égarement.

De fait, c'est cette accession à plus de moyens rhétoriques, sociaux, etc., mais aussi à plus de vulnérabilité qui passionnait dans *Le Baiser*. On sentait les primates se modifier au fil du spectacle et gagner en angoisse et en singularité ce qu'ils perdaient en innocence. Piera Honegger tirait les larmes quand son langage, encore incertain, énonçait un improbable «Sa famille, c'était des vagues.» Le verbe, ce vrai faux ami plein de promesses...

Rien d'aussi troublant dans *Le Théâtre sauvage*. Basé sur des écrits d'anthropologie qui considèrent en effet le sacrifice comme le socle de la représentation, le spectacle relève plus de la démonstration que de l'aventure intérieure. Logiquement, sans doute, car le théâtre est aussi une affaire d'écran, les combats de ces

hommes préhistoriques, l'ostracisme récurrent, le cannibalisme, puis l'idolâtrie qui, par sa force de foi, remplace l'anéantissement, toutes ces étapes sont construites et déployées de manière si appliquée que l'objet n'échappe pas à un effet «exercice de style».

Les acteurs ne sont pas en cause. Aux côtés des trois comédiens déjà cités, Françoise Boillat, Joëlle Fontannaz et Tamara Bacci entrent parfaitement dans la danse animale et humaine. On admire l'abnégation de ces acteurs fracassés à coups de traversins par le clan qui, à tour de rôle, les désigne comme proscrits du moment. Quant à Tamara Bacci, elle puise dans son métier de danseuse l'équilibre et la placidité nécessaires à sa verticalité immobile d'idole adorée... Mais tout reste systématique et formel dans cette traversée. Manque le «je» de chacun, une subjectivité. Le théâtre, ce rituel trop certain...

Marie-Pierre Genecand

Le Théâtre sauvage, jusqu'au 1er fév., Vidy-Lausanne, www.vidy.ch; du 4 au 7 fév., Théâtre populaire romand, La Chaux-de-Fonds, www.tpr.ch

LE MAG

TPR Le metteur en scène chaux-de-fonnier Guillaume Béguin sonde nos origines.

Non à la violence, oui au théâtre!

LE CONTEXTE

Le TPR accueille «Le théâtre sauvage» de Guillaume Béguin, dès demain à La Chaux-de-Fonds. Samedi, cette nouvelle création sera précédée par «Le baiser et la morsure», autre proposition du Chaux-de-Fonnier. Avec ce diptyque, ce sont nos origines les plus lointaines qu'il a choisi de sonder.

DOMINIQUE BOSSHARD

Et si l'on se plongeait dans la nuit des temps? Si l'on remontait aux origines de la communication articulée, puis jusqu'aux balbutiements de la représentation? Observation - des primates au zoo - et écrits scientifiques - notamment ceux de l'anthropologue René Girard - étayent «Le baiser et la morsure» et «Le théâtre sauvage». Mais le diptyque proposé à La Chaux-de-Fonds par Guillaume Béguin est bel et bien le fruit d'une écriture de plateau. Évitant les écueils du didactisme, elle a su dériver vers l'évocation et la transposition poétique.

Guillaume Béguin, pourquoi vous êtes-vous lancé dans un pareil diptyque?

Je suis parti de la question du langage. J'ai une formation assez classique, d'acteur tout d'abord, et le texte a toujours été à la base de mon travail. Or dans la vie, les choses ne se passent pas ainsi. En tant qu'êtres humains, le langage nous concerne évidemment très fortement, mais nous avons passé les premières années de notre vie sans parler, et nous finirons peut-être notre vie en étant aphasique. Toute une partie de nous reste extérieure au langage; nos rêves, par exemple, nous les trahissons ou nous les tuons en quelque sorte quand nous les racontons. Le théâtre est censé rendre la vie, alors j'ai voulu voir ce qu'il y avait à côté des mots. J'ai mené cette recherche en m'intéressant aux grands singes et à leur façon de communiquer. A la fois la leur

propre et celle que nous leur avons apprise, la langue des signes par exemple, comme on l'a beaucoup fait dans les années 1970.

«Le baiser et la morsure» s'articule autour de ces grands singes, mais à quelle trajectoire assistons-nous?

On suit le parcours de deux gorilles, un chimpanzé et un orang-outan, qui, petit à petit, se transforment en êtres humains. On part de cet endroit extra- ou a-linguistique et on montre comment, petit à petit, l'individu construit son identité en parlant. Puis comment, en parlant, il perd un accès à une autre partie de lui-même, à son animalité peut-être.

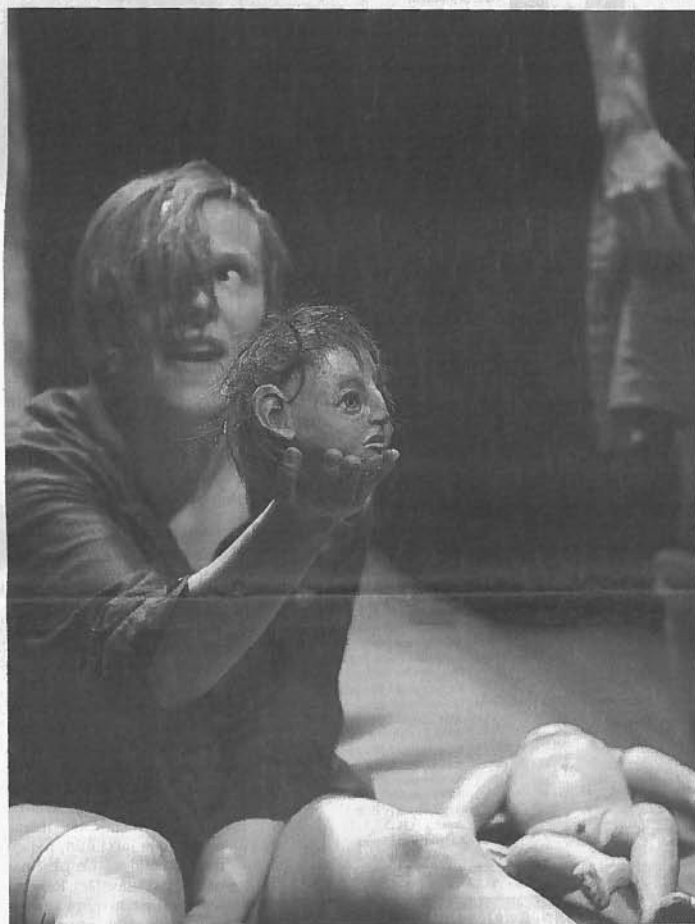
Dans la première partie du spectacle, les singes arrivent à interagir entre eux-mêmes sans parler; ce qu'ils cessent de faire ensuite, car ils ne font que soliloquer. En fait, ce que le spectacle raconte, c'est que le langage et la culture isolent l'être humain. Ce n'était pas mon intention au départ, je m'en suis rendu compte en voyant les représentations à l'Arse. Aujourd'hui, notre développement est devenu indissociable de l'apprentissage du langage, mais en même temps, cet outil n'est pas tout à fait satisfaisant pour régler nombre de questions et de conflits.

Vous enfoncez le dou dans «Le théâtre sauvage»?

Non. Dans ce spectacle, j'ai eu envie de raconter le contraire, c'est-à-dire comment la culture humaine peut nous permettre de vivre ensemble et de résoudre certaines formes de conflits - guerres, lutte entre deux personnes - inhérentes à beaucoup d'espèces, et à la nôtre en particulier. C'est une pièce sur les origines du théâtre et la notion de représentation.

Où se situent ces origines?

On a coutume de dire que notre théâtre occidental est né chez les Grecs, en même temps que la démocratie athénienne. Nous, nous nous sommes intéressés à ce qu'il



La comédienne chaux-de-fonnière Françoise Boillat est à l'affiche dans «Le théâtre sauvage». SP: STEEVE JUNCHER

y avait avant la création des grands mythes fondateurs - Oedipe, les Atrides, etc. -, inventés pour nous servir d'exemples ou de contre-exemples. Evidemment, il existait d'autres formes de représentation avant, beaucoup plus païennes ou archaïques, sans doute mélangées à des cérémonies sacrées. Mais cette histoire-là est très peu documen-

tée, du coup on a dû l'inventer. Mais, de toute façon, nous n'avions pas le désir de faire une pièce historique.

Quels sont les ressorts dramaturgiques de cette histoire d'avant?

Dans la première demi-heure du spectacle, les six interprètes - trois hommes et trois femmes -

constituent un groupe pareil à un magma, incapable de se représenter quoi que ce soit, ni le monde ni eux-mêmes. Du coup, ils sont complètement tributaires de leurs pulsions. La notion de respect de l'intimité de l'autre n'existe pas, à la limite, ils n'ont pas conscience que l'autre est une personne différente d'eux-mêmes. Puis ils sont amenés à se

LEVER DE RIDEAU

LES RENDEZ-VOUS La Chaux-de-Fonds, à Beau-Site. «Le théâtre sauvage» (coproduit par le TPR): 4, 5, 6 et 7 février à 20h15. «Le baiser et la morsure»: 7 février à 17h15.

LE PARCOURS Comédien et metteur en scène, Guillaume Béguin est né en 1975 à La Chaux-de-Fonds. Diplômé du Conservatoire de Lausanne, il a créé sa propre compagnie, De nuit comme de jour. Basée à Lausanne, elle se voue aux écritures contemporaines et à un théâtre de recherche.

LE ROMAND Créés sur les scènes romandes, certains spectacles de Guillaume Béguin ont aussi fait escale à La Chaux-de-Fonds: «L'éprouve du feu» de Magnus Dahström, en mars 2012 au Temple allemand; «Le manuscrit des chiens Illa» de Jon Fosse, en mai 2014 à Beau-Site.

rendre compte que leur espèce est fragile, et que combler ses désirs immédiats peut être très destructeur. Je me suis intéressé, aussi, au meurtre fondateur et à la notion de bouc émissaire. Dans notre pièce, une femme est stigmatisée, et c'est une fois qu'elle a été tuée que la communauté arrive à se représenter, d'abord en tant que communauté meurtrière. Puis, petit à petit, elle peut dire «ce premier meurtre sera le dernier.» Evidemment, c'est illusoire, mais sans la culture, peut-être y en aurait-il encore davantage.

Pulsions, sacrifice humain... Ce n'est pas un peu trash?

C'est un spectacle sensoriel, on reçoit des choses directes. Mais on ne fait pas couler d'hémoglobine sur scène! Si le spectateur se laisse prendre par ce qui est raconté, il peut certes être très touché. Mais il peut aussi facilement s'en distancer, car les choses sont montrées de façon décalée, transposée. A Vidy où nous avons créé la pièce, nous avons pu observer les deux types de réaction. ☉

MaxinArt

Point de vue sur le Théâtre

[Accueil](#) [Vu en France](#) [Vu en Suisse](#) [Vu à Prague](#)

MAR
21

Le Théâtre Sauvage – Guillaume Béguin

Publié le 21 mars 2015 par maxinart

Vu au théâtre Vidy – Lausanne en Janvier 2015



Le Théâtre sauvage, ms Guillaume Béguin. Photos © Steeve Juncker

Le Théâtre Sauvage est la prolongation d'une réflexion sur la naissance de l'humanité amorcée dans *Le Baiser et la Morsure* (créé en 2013 par la compagnie De Nuit comme de Jour). Dans ce spectacle, la transformation du primate en être humain s'achève avec l'émergence du langage, et le triste constat d'un groupe soudainement éclaté par l'advenu de ce qui nous rend incompréhensibles les uns des autres. Avec *Le théâtre sauvage*, Guillaume Béguin souhaitait renouer avec l'idée – naïve ou idéaliste, mais au moins pérenne – de l'Art comme espace de rassemblement où il est possible de dépasser l'isolement dû au langage.

Dans une chronologie quelque peu fictive, *Le Théâtre Sauvage* débute dans la pénombre avec une scène de copulation orgiaque, où nous distinguons des êtres aux genres indifférenciés s'accoupler sous une masse de mousses et matelas. Notre vue est obstruée par un mur de lamelles de bois noires se dressant face aux spectateurs au niveau de la rampe, marquant ainsi les limites d'un monde encore sauvage, c'est-à-dire, étymologiquement, qui n'est pas encore sorti de la forêt. Peu à peu, une organisation primitive nous apparaît : elle se construit autour de la mimésis, la copie et la répétition des gestes lancés par l'un ou l'autre. Ainsi assistons-nous, dans un silence ponctué de souffles et petits cris, au réveil de ces êtres, aux moments de chasse, aux repas cannibales, à la conquête d'un nouveau territoire, aux frayeurs et angoisses que celui-ci peut susciter ainsi qu'à la découverte d'outils et nouvelles possibilités de jeu.

Le jeu semble en effet déjà structurer cette petite communauté sans voix : on commence par se chamailler on se tapant dessus jusqu'à n'en pouvoir plus et décider de tuer l'autre ; on affuble l'autre d'un carton qui étrangement prend la forme d'un masque totémique ; on joue à se découvrir par le corps de l'autre ; on rit. Soudain, le jeu devient démesure, sorte de transe où la communauté entière se réunit pour aller contre : c'est le meurtre, celui de trop. Un corps frêle, celui du bouc-émissaire, se fait tabasser à coups de cartons et bâtons de mousse. La rougeur de ce dos nu ne cesse de nous rappeler la violence d'un acte entraîné par des forces incontrôlées. Face à l'horreur du geste, les primitifs comprennent : on ne

peut pas laisser passer ça. Ils vomissent, hurlent de sanglots, crient, tentent de sortir quelque chose de leur bouche, de leurs tripes, mais seuls les glossolalies parviennent à exprimer leur effroi. Alors décident-ils de s'emparer de ce corps meurtri et de l'ériger sur un socle de carton noir. Autour, ils placent les objets qui envahissaient l'espace. Entre édification d'un mausolée et gestes d'offrandes, cette humanité construit sa première image d'elle-même. L'espace lui-même en est

Me suivre

Entrez votre adresse mail pour recevoir des notifications sur mes nouveaux articles par mail

Rejoignez 9 autres abonnés

Suivre

Articles récents

Les acteurs du Théâtre du Radeau

Saga – Jonathan Capdevielle

Le Théâtre Sauvage –
Guillaume Béguin

Tartuffe, Impromptu ! – Jan Nebeský

L'Éveil du Printemps

En Juin 2011, j'écrivais...

Prélude à la fuite – L'Ateuchus

Tragédie – Olivier Dubois

118

Au moins j'aurais laissé un beau
cadavre – Vincent Macaigne

Archives

Choisir un mois ↕

Catégories

Choisir une catégorie ↕

contaminé : on quitte l'espace organique de l'instinct pour atteindre l'espace organisé de la raison. Après ce premier culte, des bâtons sont retirés comme pour signifier leur progressive advenue dans le monde du culturel.

Face à l'image transcendante de cette femme statufiée, les corps restent interdits. Ils la fixent et d'emblée nous voyons se former la séparation entre un espace de la représentation et un espace de la contemplation. C'est dans le regard fasciné de ces humains pour le dieu que naît les prémices de l'illusion. Un homme prend soudain place à côté de la statue et, après lui avoir donné un collier semblable au sien, tente de reproduire la même posture. Mais rien à faire, l'Homme n'est pas capable d'imiter le dieu. Il faudra donc trouver une autre manière et c'est un autre homme qui tente l'impossible : placé sur le mausolée, il va se mettre à jouer, à imiter des choses déjà vues, des combats, des questionnements, quand soudain presque magiquement il se met à parler. Dans un anglais à l'accent indien, il déblatère naturellement les règles de la boxe, en exagérant gestes et voix. La parole est née par la représentation de l'homme par l'homme.

Sa performance terminée, chacun en revient à ses petites affaires : on range, on mange, on accouche et on ne comprend pas ce que sont ces enfants qui hurlent, on demande conseil à la statue. La statue s'anime – mais c'est bien les primitifs (plus vraiment primitifs) qui l'animent et la mettent en scène, en prenant en charge l'éclairage par projecteurs et les effets spéciaux, créant ainsi des jeux d'ombres chinoises sur le mur en fond de scène. En effet, tout au long de la pièce, la frontière entre interprète et personnage est poreuse, de même que les signes de la matérialité du théâtre nous sont toujours rappelés. Quand les combats sont trop forts, on s'indigne : des « Mais arrête ! » ou « Fais chier ! » émergent sporadiquement au fil du spectacle, ajoutant au théâtre dans le théâtre une dernière dimension, celle de la conscience des comédiens d'être en train de jouer. Bref, les pistes sont brouillées.

Noir.



Le Théâtre sauvage, ms Guillaume Béguin. Photos © Steeve Iuncker

Au micro, on entend deux voix parler français. Elles commentent le spectacle, disent n'y avoir rien compris, tentent d'y trouver un sens. Un dialogue naît, à un autre niveau de réalité, séparé de cette naissance à laquelle nous venons d'assister. Parler pour tenter de comprendre. Premières incompréhension.

Les protagonistes ré-apparaissent alors en uniformes d'écoliers. En ce lieu où tout s'est transformé, ils trouvent des magnétophones où sont enregistrés leurs cris, leurs pleurs, leurs rires et la musique de Bach qui ponctuait leur quotidien. Commence alors un ballet avec ces vestiges d'une époque où seul le corps et les tripes pouvaient parler, rêve d'Artaud cité en préambule au spectacle...

(...)

Avec ce diptyque théâtral, Guillaume Béguin interroge l'émergence du langage et le besoin de dire, face à un public. Tout ce qui se construit avant le surgissement des premiers mots prépare l'advenu du verbe comme un horizon à atteindre. Le théâtre serait-il ce lieu où l'on se prépare pour mieux dire ?

SHARE THIS:

Blogroll

[Journal La Terrasse](#)

[La Colline](#)

[Théâtre du Nord](#)

[Théâtre du Soleil](#)

[Théâtre National de Strasbourg](#)

Administration

[Inscription](#)

[Connexion](#)

[Flux RSS des articles](#)

[RSS des commentaires](#)

[WordPress.com](#)

Accueil Vertigo

Recherche des titres

En plus

A PROPOS



Pierre Philippe Cadert [Philippe Christin - RTS]

Qui sont les créateurs du moment ? Quelle star vous fera entrer dans une salle de cinéma ? A quelle série serez-vous accro cette année ? Vertigo vous emmène à la rencontre d'une personnalité et des événements qui feront l'actualité des scènes, des médias et des arts. Réagissez à l'émission en appelant le +41 (0)58 236 13 36.

Du 28 décembre 2015 au 8 janvier 2016, l'émission est animée par Christine Gonzalez.

[Vidéo promo de l'émission "Vertigo"](#)

[Contacter l'émission](#)

Nous suivre sur [facebook](#)

Tweeter

Partager 0

Vertigo

Pierre Philippe Cadert

du lundi 21 décembre 2015 au vendredi 1er janvier 2016 de 17h à 18h00

Décembre 2015

Lu	Ma	Me	Je	Ve	Sa	Di
23	24	25	26	27	28	29
30	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30	31	1	2	3

Vendredi 11 Décembre 2015

ECOUTER

Tweeter

Partager 11

Guillaume Béguin au Théâtre du Grütli à Genève



Guillaume Béguin. [Anthony Anciaux - DR]

Les spectacles "Le Baiser et la morsure" et "Le Théâtre sauvage" sont à l'affiche du Théâtre du Grütli à Genève.

Le metteur en scène et comédien Guillaume Béguin est l'invité de Pierre Philippe Cadert.

ECOUTER

télécharger

ajouter à mes playlists

Sur le même sujet

Les spectacles "Le Baiser et la morsure" et "Le Théâtre sauvage" présentés sur le site du Théâtre du Grütli

[Suite +]



(HTTP://WWW.LEPROGRAMME.CH)

AGENDA CULTUREL
SPECTACLES VIVANTS

GENÈVE

HUMANITÉ VERSUS ANIMALITÉ

«Il m'a semblé qu'on ne procédait pas dans le bon ordre. C'est pour cela que je suis parti de ce qui existait avant les mots, avant l'humanité»



Guillaume Béguin © A. Anciaux

«Toute une partie de la vie secrète est extérieure au langage, comme les rêves. On en perd la substance en voulant les raconter. Souvent au théâtre, on part d'un texte puis on essaie de reconstruire ce qu'il y a derrière. Il m'a semblé qu'on ne procédait pas dans le bon ordre. C'est pour cela que je me suis servi de ce qui existait avant les mots, avant l'humanité». Les quatre comédiens du *Baiser et la morsure* jouent ainsi les primates, s'épouillent, se bagarrent derrière leurs masques de singes. Puis viendra l'usage de la parole dont l'humain ne tirera pas toujours le meilleur. Ses excès de sauvagerie sont au cœur du *Théâtre sauvage*, théâtre dans le théâtre, où l'homme joue sur sa capacité de représentation. Le metteur en scène Guillaume Béguin reprend son diptyque montré à Vidy en début d'année. A voir l'une après l'autre ou lors d'intégrale, les deux pièces sont à l'affiche du Grütli du 8 au 20 décembre.

Au Théâtre du Grütli, la communication non-langagière est au cœur du *Baiser et la morsure*, premier volet d'un étonnant diptyque né de l'improvisation de ses comédiens sur le plateau.

Ses quatre interprètes y remontent au temps des primates, s'affranchissant de la parole pour mieux maîtriser le geste animal. Leur hardiesse physique répond au mutisme dans lequel ils évoluent, sur fond de végétation peinte sur toile évoquant leur milieu naturel. «J'avais envie d'aborder la question du langage. Je me suis vite rendu compte dans *Le Baiser et la morsure* qu'il servait à enfermer l'humain dans une prison linguistique qui l'isolait. *Le Théâtre sauvage* est né de l'envie de raconter l'inverse», explique le metteur en scène Guillaume Béguin.

«Toute une partie de la vie secrète est extérieure au langage, comme les rêves. On en perd la substance en voulant les raconter. La vie intra-utérine et nos premières années ne sont pas concernées par le langage articulé. Souvent au théâtre, on part d'un texte, comme je l'ai fait jusque-là. Puis on essaie de reconstruire ce qu'il y a derrière. Il m'a semblé qu'on ne procédait pas dans le bon ordre. C'est pour cela que je suis parti de ce qui existait avant les mots, avant l'humanité», précise Guillaume Béguin, qui s'est intéressé à l'étude du comportement de nos ancêtres velus. «J'ai découvert le travail qui a été effectué dans les années 1970 avec les grands singes, à qui l'on a appris la langue des signes. Aujourd'hui, on cherche plutôt à étudier la façon dont ils communiquent.» De quoi alimenter les prouesses physiques de ses comédiens qui découvrent peu à peu la verticalité et l'articulation des mots.

Le Théâtre sauvage ou l'histoire de la société

Le Baiser et la morsure raconte l'histoire de l'individu, indépendamment de son inscription dans une société: son parcours depuis

son état animal jusqu'à ce qu'il se mette à parler et qu'il perde la fonction du langage, au moment de la vieillesse. L'autre interprétation serait le parcours de l'humanité, jusqu'à une sorte de post-humanité où l'homme se transforme en 'robot', note le metteur en scène. Deuxième volet du diptyque, «*Le Théâtre sauvage* serait une pièce sur l'histoire de la société, sur l'apprentissage. On part d'un état de fusion avec le monde, les autres, les éléments. A la suite d'un meurtre, on devient capable de se représenter ce monde. Mais on peut aussi voir la pièce comme l'évolution d'un groupe», détaille-t-il. L'équipe s'est notamment inspirée du comportement d'enfants de trois ou quatre ans venus sur le plateau pendant les répétitions, de leur façon de jouer, de distinguer le vrai du faux ou de gérer une émotion, traduite parfois subitement par des pleurs.



La naissance du théâtre

«J'avais aussi cette ambition de parler de la naissance du théâtre, sans réalité historique. Si on les compare aux singes, les bébés chimpanzés peuvent par exemple jouer à la poupée avec une branche, la bercer comme s'il s'agissait de cette poupée. Mais ils ne joueront jamais à être quelqu'un d'autre. C'est la spécificité de l'homme de se représenter. A un moment donné, dans le développement de l'humanité, on a dit 'je est un autre'. C'est un peu ce qu'on a essayé de saisir dans *Le Théâtre sauvage*. La figure de Tamara Bacci qui se fait tuer est ensuite en quelque sorte déifiée, comme une Vénus, qui marque les débuts de la représentation.» Guillaume Béguin y fait aussi un clin d'œil à Antonin Artaud et son théâtre de la cruauté par la voix du grand homme dans *Pour en finir avec le jugement de Dieu*. «Artaud avait dans l'idée que le théâtre nous restitue cette zone d'ombre et d'angoisse que l'homme possède en lui.»



Deux faces d'une même monnaie

«Les deux pièces sont indépendantes l'une de l'autre mais prennent vraiment leur sens l'une à la suite de l'autre. Elles se répondent. Nous jouons dans l'ordre chronologique mais il est possible pour le spectateur de faire l'inverse et de commencer par la seconde. Bien que très différentes formellement, la première jouant sur l'espace vide et un univers froid, la seconde inspirée de Jérôme Bosch, elles sont comme les deux faces d'une même monnaie», nuance cet adepte de l'esthétique de Romeo Castellucci tout autant que de mises en scène de facture plus classique.

Le noyau humain

Thématiquement, le diptyque présenté par Guillaume Béguin est aussi relié à la définition de l'individu, à laquelle il s'est intéressé dans *Autoportrait* et *Suicide* d'Edouard Levé, ainsi qu'à la gestion de la violence avec *L'Epreuve du feu* du Suédois Magnus Dahlström. Après avoir écrit un abominable récit autour de la confession d'auteurs de petits crimes du quotidien (vol, inceste, infanticide, violence conjugale, émasculaton), Magnus Dahlström avait posé sa plume pendant des années. «Le thème du 'noyau humain' est vraiment central dans mon travail depuis *L'Epreuve du feu*», note encore Guillaume Béguin. «Je pensais faire tout autre chose mais ces thématiques ont ressurgi ici. On ne se refait pas», blague-t-il.

L'exploration du silence est aussi l'un des terrains d'investigation artistique de Guillaume Béguin. Ce qui ne l'a pas empêché de mettre en scène à la rentrée une auteure délicieusement «bavarde», l'Allemande Rebekka Kricheldorf, à la demande du nouveau directeur du POCHE /GVE Mathieu Bertholet. «Je n'aime pas partir de l'endroit où j'étais la dernière fois», confie Guillaume Béguin. Pour la suite, il envisage la jointure entre l'écriture de plateau et le texte. En attendant, on ne loupera pas ce pan sidérant du théâtre romand qui puise dans l'onthologie pour raconter ce que l'humanité a fait de son animalité.



Ses compagnons sauvages «grattent» les organes de Joël Maillard, obéissant aux instructions en off d'Antonin Artaud.

«Le théâtre sauvage» à l'assaut de nos pulsions

Théâtre

Le metteur en scène vaudois Guillaume Béguin accroche un wagon au «Baiser et la morsure» de 2013. Quel édifiant diptyque!

Avec *Le baiser et la morsure*, créé à Lausanne en 2013 puis accueilli dans la foulée au Grütli, on assistait, médusé, à la lente percée du langage dans la communication entre les grands singes. Quatre comédiens y campaient nos velus ancêtres, plus capables de tendresse en s'épouillant que de véritable intelligence une fois doués de parole. Loin de tout passéisme, la démonstration estomaquait, ne serait-ce que par sa peinture d'une humanité immuablement agitée par sa part animale.

Le retour aux origines se poursuit avec *Le théâtre sauvage*, créé en janvier au Théâtre de Vidy et présenté ces jours au même Théâtre du Grütli, en diptyque avec *Le baiser...* Or, si ce second volet renvoie au premier par sa distribution, son occupation de l'espace et plusieurs citations dans le jeu des acteurs, il se penche sur l'irruption, non plus de l'énoncé, mais de la représentation au sein des premiers groupes sociaux. Désormais accoutumé à une forme entre-temps rodée, son spectateur n'en sort pas moins ébranlé. D'autant plus s'il enchaîne les deux pièces dans leur ordre de production...

Les seules phrases qu'on entendra proférer au *Théâtre sauvage* sont celles, en introduction et en conclusion du spectacle, extraites

d'un enregistrement d'Antonin Artaud. De sa voix stridente, l'inventeur du «théâtre de la cruauté» y recommande qu'on «gratte les organes de l'homme» dans le vain espoir de le «reconstruire». Entre ces deux seuils, des grognements, des coups, des hurlements, des coïts, des sacrifices et même une divinisation; mais de mots, point. Une heure quarante durant, parcourue de contrepoints baroques. Au milieu d'un éparpillement de traversins, de matelas, de vêtements et de chairs, derrière un rideau de troncs stylisés, Tamara Bacci, Françoise Boillat, Joëlle Fontannaz, Joël Maillard, Pierre Maillet et Matteo Zimmermann s'abandonnent à leurs pulsions, forcément sauvages. A leurs instincts d'êtres primitifs.

Car - on ne le répètera jamais assez dans un contexte de coupes budgétaires annoncées - la culture est bien ce qui, au fondement des civilisations humaines, permet d'en maîtriser les violences. Dans un langage archaïque qu'il parvient miraculeusement à recréer, Guillaume Béguin ne révèle rien d'autre: comment notre espèce, en découvrant l'image et l'imitation, a donné naissance à l'art, ainsi qu'à son «étrange pouvoir» sur la conscience. Tout au long de sa cérémonie, Béguin nous tient en haleine, diffusant des émotions si puissantes que le retour à la réalité policée, après la représentation, ressemble tout bonnement à un plat trop cuit. **Katia Berger**

«Le baiser et la morsure» et «Le théâtre sauvage» Th. du Grütli, jusqu'au 20 déc., 022 888 44 88, www.grutli.ch